

Ueli Steck et Karin Steinbach

# Ueli Steck 8 000 +



éditions Guérin  
CHAMONIX

Titre original : *8 000+* *Aufbruch in die Todeszone*  
© Piper Verlag GmbH, 2012

© Guérin – Chamonix, pour la version française  
Éditions Paulsen, 2015

Photo de couverture : © Collection Ueli Steck

Les éditions Guérin sont une société du groupe Paulsen Media  
[www.editionsguerin.com](http://www.editionsguerin.com)

**Ueli Steck et Karin Steinbach**

# Ueli Steck 8 000 +

*Traduit de l'allemand  
par Gérard Guerrier*

Extrait numérique

**éditions Guérin**  
CHAMONIX



## Chapitre I

### LA FORCE DE LA RAISON

#### Décision à l'Everest

Mon pied gauche est aussi raide qu'un bout de bois. Je remue les orteils et crois sentir encore mes extrémités. À moins que je ne me fasse des illusions ? Alors, à chaque pas, je les bouge de nouveau. Ouf ! J'ai encore un peu de sensibilité. Le pied droit me fait meilleure impression, j'arrive à sentir la pression du sol lorsque je le pose sur la neige.

La trace étroite part à l'horizontale le long de la crête. L'altimètre indique 8 540 mètres. Il fait toujours sombre en dehors du halo de la lampe frontale. Mon monde se réduit à ce petit faisceau de lumière. Rien d'autre ne semble exister. Je respire très rapidement ; si rapidement que l'air glacé me brûle la gorge. De nouveau, je fais un pas et pose le pied précisément là où je le veux. Une fraction de seconde après, je le charge et perçois alors clairement le transfert de mon poids sur la jambe. Mes mouvements sont lents et j'ai le temps d'observer ce que je fais. À chaque pas, je replie mes orteils dans la chaussure puis les étends. Quand je repose le pied, j'appuie volontairement sur ma voûte plantaire pour mieux la sentir.

Si seulement mes orteils pouvaient se réchauffer ! Je m'inquiète sérieusement pour mes pieds. Jusqu'où puis-je aller sans risquer de

me geler les orteils ? À vrai dire, sans oxygène et à plus de 8 000 mètres, je m'étonne d'être encore aussi lucide. Compte tenu des conditions, je me sens très bien – les jambes sont, certes, un peu lourdes, mais elles avancent sans problème. Mes mains sont bien au chaud.

Le bord de l'arête est à gauche, au-dessus de moi. L'itinéraire passe le plus souvent côté nord, en dessous de l'arête. Les vires et les replats permettent une progression sans problème. Parfois, de petits ressauts raides permettent d'atteindre la prochaine vire. Le passage que j'emprunte s'élargit, puis se rétrécit.

Mes bâtons de ski, tenus fermement, m'aident à conserver l'équilibre. Je descends la main amont vingt centimètres sous la poignée, afin que les deux mains se trouvent à la même hauteur pour me tenir droit malgré la pente. Je plante les deux bâtons en même temps dans les débris de roches glacées. Les pointes pénètrent suffisamment dans le sol pour m'empêcher de glisser. En tirant sur les bras, je peux soulager mes cuisses jusqu'au prochain pas.

Je marche depuis longtemps dans ce froid et cette atmosphère pauvre en oxygène, et pourtant j'avance à bon train. Il fait toujours sombre. Lorsque l'on marche dans la nuit, on perd totalement la notion du temps. Je suis parti à 23 heures, à l'heure où l'on se couche normalement. Il devrait déjà faire jour maintenant. Quand donc viendra le *Second Step* ? Quelle difficulté présentera-t-il ?

Je réalise que mes pensées s'éparpillent dans tous les sens. Je me contente alors de fixer, droit devant moi, le cône de lumière. Pas de quoi me plaindre ; c'est merveilleux, je suis pratiquement seul sur l'Everest ! J'ai dépassé les premières cordées. Les rencontres avec les autres alpinistes, cachés derrière leurs lunettes de ski et leurs masques à oxygène, sont anonymes. J'aperçois des

frontales, un peu plus loin devant moi. Mes devanciers doivent avoir dépassé le *Second Step*.

Je voudrais monter aussi vite que possible, pour être « là-haut », encore. Le rabat du col contre mon nez gêne ma respiration. L'étoffe, humidifiée par mon souffle, gèle immédiatement. J'ouvre le haut de ma veste pour respirer librement.

Comme un trait de craie tracé sur une route goudronnée, je suis la corde fixe blanche que l'on a posée devant moi. Bien que je n'y sois pas attaché, elle m'est bien utile. Pas besoin de m'orienter dans l'obscurité, il me suffit de suivre cette ligne blanche. Elle me mènera au sommet. Si seulement l'aube pouvait arriver et le soleil se lever ! Un peu de chaleur ne me ferait pas de mal. Mais je suis bien trop amorphe pour retirer mes gants et regarder ma montre ; trop d'effort, avec ce froid et toutes ces couches de vêtements. Il fera jour quand il fera jour !

Maintenant, la corde fixe tire droit vers le haut. Elle pend presque à la verticale devant moi. Ce doit être le début du *Second Step*. En haut, une lumière disparaît derrière l'obstacle. Un alpiniste vient de passer le ressaut et continue. Toujours seul, je suis heureux de ne pas avoir à attendre. Je peux ainsi attaquer directement le mur, plus ou moins vertical, pour aller là où vient de disparaître la lueur. Tiens, cela me semble plus court que je ne l'avais imaginé. Et si ce n'était pas le *Second Step* ? Je décroche de mon baudrier le mousqueton de ma longe et l'accroche sur la corde fixe. Je sais que l'utilisation d'un mousqueton sur une corde fixe n'est pas vraiment idéale en termes de sécurité, mais la probabilité de chuter ici est relativement faible.

Je commence à m'élever. Mon pouls et ma fréquence respiratoire montent en flèche. Grimper est bien plus fatigant que marcher !

En marchant, chacun trouve le rythme qui lui convient sans être constamment essoufflé ; c'est impossible lorsque l'on grimpe. Respirant avec peine, je me hisse au-dessus d'un passage vertical, mais ne trouve pas l'échelle qui devrait pourtant être là. Je franchis encore vingt mètres par une série de petites barres rocheuses, parfois abruptes, pour me retrouver sur une vire étroite qui me permet de me redresser. Je continue à escalader en me tenant à droite, en suivant le relief. La corde fixe part dans la même direction. En haut et à droite, j'aperçois enfin l'échelle en aluminium qui semble collée à la paroi. Me voilà au *Second Step* ! La joie m'envahit...

Les Britanniques George Mallory et Andrew Irvine sont-ils passés par là en 1924 ? C'est une des grandes énigmes de l'histoire de l'Everest. J'essaie d'imaginer les deux alpinistes équipés de leurs lourds appareils à oxygène, tentant le passage sans échelle... Même moi, sans sac lourd et avec un équipement moderne, je m'épuise. Et en plus, j'ai l'échelle...

Puis je n'y pense plus. Je dois me concentrer sur l'instant présent. De toute façon, Mallory et Irvine ont emporté la réponse dans leurs tombes de glace.

Au pied de l'échelle en alu j'attache ma longe à la corde fixe. Ici aussi, je n'utilise pas de poignée Jumar, mais simplement le mousqueton de la sangle qui traîne derrière moi. Si je perdais l'équilibre, la hauteur de chute serait alors importante, parce que le mousqueton de la longe glisserait jusqu'au prochain point de fixation de la corde sur la paroi. Il serait plus sûr d'utiliser une poignée autobloquante, qui se freinerait directement sur la corde fixe. Mais il me faudrait la pousser constamment à la main, ce qui me serait trop pénible. Je me sens en sécurité, n'imaginant pas un instant tomber de l'échelle.



Avec la main droite, je saisis le premier barreau. Je le secoue un peu pour m'assurer de la stabilité de l'échelle. Elle m'a l'air solide. Avec l'autre main, je saisis le barreau suivant. Je pose mon pied sur le barreau le plus bas, au milieu de la semelle, afin de l'intercaler entre les pointes de mes crampons. À chaque pas, je veille à ne pas accrocher les pointes, maladresse qui pourrait m'envoyer en bas. Je gravis l'échelle en économisant autant que possible mes forces. D'un autre côté, j'essaie d'aller aussi vite que possible pour me réchauffer. Mon corps n'est pas trop refroidi, grâce à l'isolation que me procure ma combinaison en duvet. Cependant le froid glacial des barreaux métalliques se propage très rapidement à mes mains. Pourtant, je n'ai pas d'autre choix que de les saisir fermement. Je ne sens presque plus mes pieds.

L'aube a commencé à se lever quand j'arrive en haut de l'échelle. Je peux éteindre ma frontale. L'état de mes doigts de pieds empire. Je m'oblige à enlever rapidement mon gros gant pour regarder ma montre. Si dans les prochaines heures cela ne va pas mieux, je devrais redescendre. Malgré des chaufferettes dans mes chaussures, mes pieds me semblent être, à présent, des sabots sans vie. Quand je les pose, j'ai la sensation bizarre d'être debout sur des échasses.

Je suis en colère contre moi-même. J'ai toujours froid aux pieds ou aux mains : une vraie lavette... Bon sang, je veux faire le sommet !

\*

Sur terre, il y a des montagnes inévitables pour les alpinistes. L'Everest est l'une d'elles. Bien sûr, certaines personnes pourraient s'étonner que Ueli Steck aille à l'Everest par la voie normale :

ce n'est pas un objectif pour un professionnel ! Et pourtant, pour moi, l'Everest est un véritable objectif. J'aimerais, au moins une fois, monter sur le plus haut sommet de la terre.

J'y ai bien réfléchi. À dire vrai, j'aurais pu rentrer à la maison après les premiers 8 000 que j'ai gravis cette saison : j'avais déjà atteint le sommet du Shishapangma. Tenter une nouvelle ascension recelait nécessairement la possibilité d'un échec. Mais, au fond de moi, je voulais vraiment faire les trois 8 000 du Tibet en une seule saison. J'étais donc parti pour le Cho Oyu que j'avais également gravi. Après deux 8 000, j'étais acclimaté au mieux.

Je me réjouissais d'être sur l'Everest. Peut-être n'aurais-je pas dû dire que je voulais y aller ? Mais j'avais décidé depuis quelque temps de faire ce dont j'avais envie, plutôt que de me laisser influencer par les autres : je voulais gravir la plus haute montagne du monde. Cinquante ans après la première ascension de Sir Edmund Hillary et Tenzing Norgay, l'Everest reste toujours un mythe.

Cette course n'a rien d'exceptionnel pour un alpiniste professionnel ; car, depuis la première, plus de cent ascensions ont été réalisées sans oxygène. Mais je ne fais pas de l'alpinisme pour décrocher un nouveau record, ni même pour grimper une face incroyablement raide : j'en fais simplement pour être heureux.

Le peintre suisse Hans Erni avait presque 103 ans, quand il disait que l'on doit toujours évoluer et chercher à se perfectionner. Une journaliste lui avait demandé pourquoi il avait, à 95 ans, construit une nouvelle maison. Il avait répondu : « Parce que cela me rend heureux de construire une maison. » L'air raréfié de l'Everest et son mythe me fascinaient. Tenter de nouvelles aventures fait partie intégrante de l'alpinisme. Je n'avais jamais tenté l'Everest et je voulais voir cette montagne de mes propres

yeux. Voilà pourquoi j'étais ici. Et puis je voulais une nouvelle fois tester mes limites : étais-je capable d'enchaîner trois 8 000 en un mois ?

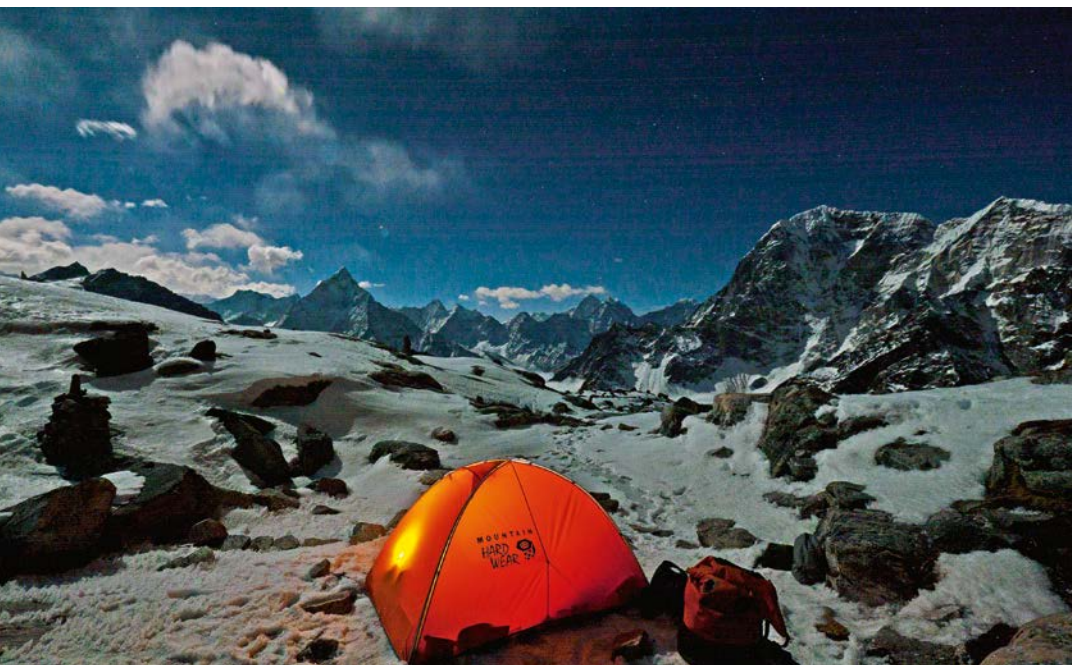
Voilà onze jours que j'étais arrivé à Zhangmu avec Don Bowie, mon compagnon de cordée. L'air humide et riche en oxygène qu'on respire à cent vingt kilomètres au nord de Katmandou, à la frontière entre le Tibet et le Népal, nous a fait du bien après les dures journées vécues au Shishapangma et au Cho Oyu. Nous avons vraiment senti l'énergie revenir dans nos corps épuisés. Après l'ascension du Cho Oyu, à 8 188 mètres, nous aurions pourtant aimé aller nous reposer à Lhassa. Mais nous n'avions pas pu, dans de si brefs délais, obtenir le permis des autorités chinoises. Elles nous avaient autorisées uniquement à suivre l'itinéraire prévu. Nous ne pouvions que retourner à la frontière ou aller au camp de base de l'Everest. Nous nous sommes consolés en nous disant que, avec la douceur du climat qui régnait à 2 300 mètres, nos poumons se porteraient mieux qu'à Lhassa, à 3 500 mètres. Sur la route de Zhangmu, j'avais été frappé par le très grand nombre de drapeaux chinois installés sur les maisons. Quelque chose devait être en train de se préparer. Notre officier de liaison nous a dit que la route de l'Everest avait été fermée pendant trois jours. Pourquoi ? Personne ne le savait.

Avec Dorje, le correspondant de notre agence, nous étions convenus de partir pour l'Everest le 14 mai. Il nous avait promis un Land Cruiser. Ce trajet de cinq heures nous a coûté 450 dollars de plus. Pour l'hôtel, nous avons payé, pour la pension complète, 70 dollars par nuit. Mais ces dépenses en valaient la peine, car, tous les matins, j'étais agréablement surpris d'avoir aussi bien dormi.



*Camp d'altitude sur un 6000, le Lobuche Peak.  
Freddie (premier plan) et moi avons des goûts de lecture plutôt différents.*

*Freddie et moi pendant l'acclimatation au Lobuche Peak.  
Ambiance du soir au camp intermédiaire, à 5 300 mètres environ.*





*Don Bowie s'est révélé un partenaire idéal. Nous nous comprenions sans grandes discussions et étions toujours de bonne humeur en chemin.*

*Les derniers pas vers le sommet du Cho Oyu, mon quatrième 8 000. Le trajet paraît interminable.*





*Le sommet du Lhotse (à gauche) et de l'Everest (éclairé) au petit matin. Le fait de gravir la plus haute montagne du monde, même si elle est aujourd'hui trop fréquentée, était un véritable objectif pour moi.*

*En 2011, j'ai tenté l'ascension de l'Everest par son versant nord tibétain.  
Vue du camp 1, surpeuplé, installé sur le Col Nord (7 000 m environ).*





*Au Camp 2, à 7 700 mètres, le temps s'est détérioré au cours de la journée. Malgré tout, les sherpas étaient encore au travail pour porter les sacs des clients vers le prochain camp.*

*Après avoir fait demi-tour à 100 mètres du sommet en 2011, de peur de me geler les pieds, j'ai atteint, sans difficulté, le sommet en mai 2012 par le côté sud népalais.*







## TABLE DES MATIÈRES

LA FORCE DE LA RAISON .....	7
Décision à l'Everest	
UN 8 000 RESTE UN 8 000.....	41
Cho Oyu : le sommet des novices	
LE BONHEUR DES INNOCENTS .....	65
Premières expériences en haute altitude	
FRAYEUR ET FASCINATION .....	99
Deux étés en Annapurna	
PREMIÈRES FOIS À 8 000 MÈTRES .....	135
Gasherbrum II et Makalu	
VITE ET SEUL .....	169
Solo et vitesse vers l'efficacité	
AU ZÉNITH .....	205
Succès surprise au Shishapangma	
Ascensions principales .....	251
Glossaire.....	257

# Ueli Steck et Karin Steinbach

## 8 000 +

« Le grimpeur le plus rapide du monde », « l'athlète des cimes », la « *Swiss Machine* », les superlatifs ne manquent pas pour qualifier l'alpiniste originaire d'Emmental qui s'est singularisé en escaladant les plus hauts sommets, par des voies d'extrême difficulté et en un temps record.

Pour son deuxième livre, Ueli Steck quitte les Alpes et nous emmène en Himalaya, au-delà de la zone de la mort. Il s'y applique à utiliser les mêmes méthodes qui lui ont permis de vaincre en solo la face nord de l'Eiger en 2 heures et 47 minutes. Mais les plus hautes montagnes sont rebelles et Ueli est contraint de prendre des risques : il chute de trois cents mètres dans la face sud de l'Annapurna, échoue dans sa tentative de sauvetage de l'alpiniste Iñaki Ochoa et doit renoncer au pilier ouest du Makalu noyé sous la neige... Mais le Suisse a été à bonne école puisque sa première expérience en Himalaya s'est déroulée avec Erhard Loretan. Il se relève et gravit en solo le Gasherbrum II, puis la face sud du Sishapangma en 10 heures ! Autant d'occasions de s'interroger sur la promesse qu'il a faite à son épouse de renoncer au solo, mais aussi sur le sens de son engagement, sur le sens de la vie...



25 € TTC

[www.editionsguerin.com](http://www.editionsguerin.com)